

De petites ombres

Il était six heures du matin lorsque la voix joviale et dynamique de l'animateur de radio m'arracha d'un profond sommeil. Il me fallut un certain temps pour émerger complètement et comprendre le discours habituel tenu par l'animateur en question. Comme à l'accoutumé, il souhaitait une excellente journée à ses auditeurs puis il débita tout un tas d'informations diverses sur le même ton énergique et enjoué. Malgré mon engourdissement et mon hébétude totale, j'éteignis le plus rapidement possible mon réveil en espérant qu'il n'ait pas arraché Maya de son sommeil. Après m'être lentement retourné, je pus constater à ma grande satisfaction qu'elle ne s'était pas réveillée. Allongée à côté de moi, elle dormait profondément et affichait un léger sourire. Après m'être enfin résigné à me lever, je me redressai et m'extirpai à contre-cœur du lit. Je pris une douche rapide, m'habillai puis bus un grand café noir en finissant de me préparer. Peu de temps avant de partir au bureau, je me dirigeai vers la chambre de Matthew. J'ouvris la porte discrètement et priai pour qu'elle ne grince pas. Je l'avais très peu entrebâillée, juste assez pour pouvoir contempler le visage de mon fils. Rond et paisible, joufflu et endormi, il en émanait une douceur enfantine et fragile à la fois. Matthew avait eu un mois hier ; et durant tout ce mois, et dès le premier jour, il avait comblé tout mon être de fierté et de bonheur. Je repoussai délicatement la porte en veillant bien à ne pas le réveiller, puis je pris ma mallette et mes clés. Sans un bruit, je franchis le seuil de la maison.

Quelques minutes plus tard, j'attendais patiemment le bus. L'arrêt abritait trois autres personnes, déjà présentes lors de mon arrivée et un bruit de fond persistant régnait entrecoupé par le passage des voitures sur l'avenue. Il était presque sept heures et New York prenait vie. L'air de septembre, encore chaud, et l'activité déjà incessante auguraient une nouvelle journée de travail harassante. Les rayons du soleil se réverbéraient dans les quelques milliers de vitres des gratte-ciels et transformaient la ville en un immense ensemble de petits reflets dorés. Ce divertissement, bien qu'ordinaire et répétitif, n'était en aucun cas devenu lassant et se révélait être l'émerveillement même de la plupart des new-yorkais. Le bus arriva quelques instants plus tard. Je montai dedans et retrouvai Mark, souriant, comme à son habitude. Il m'indiqua aussitôt la place qu'il venait de céder à côté de lui en s'emparant de son sac.

– «Salut vieux !» me lança-t-il alors que je m'approchais pour lui serrer la main.

– «Salut !» lui répondis-je en empruntant sa bonne humeur communicative tout en m'asseyant.

Naturellement, le reste du trajet fut animé par Mark. Il se lança dans de grands développements expressifs et d'imposants discours énergiques. Il analysa le match de football qu'il avait vu la veille à la télévision, et qui opposait deux équipes dont je n'avais jamais entendu parler. Puis, il fit les éloges d'une nouvelle sandwicherie qui venait d'ouvrir sur Liberty Street et me la conseilla. Il critiqua ensuite le système économique américain même s'il ne put nier qu'il avait connu des années bien plus catastrophiques. Enfin, il évoqua un livre de Stephen King dont j'ai oublié le nom et qu'il avait lu quelques jours plus tôt à la bibliothèque de la ville. Mark était une source de savoir, d'intelligence et de sagesse. Il portait un intérêt sincère à tous les sujets existants, à toutes les opinions possibles ; il s'exprimait aisément, argumentait ses idées, discutait, réfutait, approuvait la plupart de celles qu'il rencontrait. Mark était un homme libre.

Nous descendîmes du bus au premier arrêt de West Street et traversâmes rapidement la rue. A huit heures tapantes, nous étions dans l'ascenseur réservé à la société pour laquelle nous travaillions et montions au quatre-vingt-neuvième étage. Lorsque les portes s'ouvrirent sur notre service, la grande majorité des paires d'yeux présents se braquèrent aussitôt sur moi. Je me retournai vers Mark et lui affichait un regard interrogateur. Il m'en rendit instantanément un semblable qui ne m'éclaira pas le moins du monde sur les raisons de cette soudaine attention. Je sortis de l'ascenseur, puis fis quelques pas pour traverser la pièce et rejoindre à mon bureau. La coordination de mon déplacement et des directions de regards lancés par le personnel du service fut surprenante. Interloqué et empli d'incompréhension, je m'assis. J'ouvris ma mallette et sortis mes affaires tout en évitant de regarder autour de moi. Je découvris presque immédiatement la lettre manuscrite posée au centre de mon bureau. A l'allure de l'écriture, elle avait sans doute été hâtivement rédigée mais ce ne fut pas son aspect qui me surpris. Son contenu, pourtant bref, m'inquiéta réellement et conforta le sentiment de malaise que j'avais ressenti à l'instant même où j'étais rentré dans cette pièce. Le patron souhaitait me voir, seul, et dans son bureau.

Une demi heure plus tard, je frappai à sa porte. Elle s'ouvrit et laissa place au plus haut supérieur de la société, Andrew Friedman. Il m'invita à entrer, puis à m'asseoir et me proposa une tasse de café. Son attitude me rassura. Mon rythme cardiaque, qui s'était emballé quelques secondes plus tôt, ralentit prudemment et mon anxiété disparut presque entièrement.

– «J'espère que vous n'avez pas été effrayé par l'annonce de cet entretien, Sean» dit Friedman pour amorcer le dialogue.

Je ne répondis pas et décidai de le laisser poursuivre.

– «Je vous ai convoqué aujourd'hui dans mon bureau pour vous remercier de l'excellent travail que vous fournissez en tant qu'ingénieur informatique. J'aimerais, pour cette raison, vous faire part d'un projet...»

Il ne put terminer sa phrase. Un effroyable ébranlement se fit ressentir et nous projeta brutalement à terre. Le mobilier de la pièce tomba et dégringola sur l'ensemble de sa surface. Les vitres des fenêtres se brisèrent sous le choc et me coupèrent au visage.

Recroquevillé sur moi-même, les mains sur la tête pour me protéger, j'attendais que l'énorme secousse prenne fin. Mon souhait fut rapidement exaucé. Après un court silence angoissant, un tumulte infernal se fit entendre. Je me levai rapidement dans l'intention de rejoindre la pièce principale du service. Je voulus ouvrir la porte mais celle-ci resta coincée. J'essayai à nouveau, mais sans résultat. Nous étions enfermés. A travers la vitre intacte du bureau je découvris l'horreur. Le personnel du service criait et courait en tous sens, s'engouffrant dans des ascenseurs bondés. Les femmes comme les hommes affichaient des mines apeurées et paniquées, tentant de se frayer un chemin vers la sortie. La peur me prit, l'angoisse me paralysa. Mais, Friedman, ayant compris qu'il était impossible de sortir de la pièce se dirigea vers la porte et cogna de toutes ses forces dessus en appelant à l'aide. Je fis de même et hurlai. La plupart des employés qui passèrent nous jetèrent un regard puis détournèrent la tête, trop occupés à sauver leur propre vie. Mark m'aperçut et compris ma détresse. Il entreprit de traverser à contre-sens cette déferlante marée humaine pour parvenir à notre hauteur et nous permettre de sortir du bureau. Seulement quelques mètres manquèrent. Lorsqu'il perdit l'équilibre et qu'il tomba à

terre, une distance courte et insignifiante nous séparait. Sous mes yeux, il se fit piétiner par la masse compacte d'individus.

Le temps passa. Le personnel avait disparu. Seuls quelques corps inertes dont celui de Mark gisaient à terre et un silence de mort régnait. Notre épuisement dû aux vaines tentatives d'ouvrir la porte du bureau se faisait ressentir mais la peur et l'incrédulité nous tenaient éveillés et constamment sensibles au moindre bruit. Soudain un étrange craquement se fit entendre. Une partie du plafond se fissa et nous tomba dessus.

Coincé sous les décombres et totalement immobilisé, j'étais à la merci du prochain bloc de béton qui s'écroulerait. Ma vue se brouilla considérablement mais je distinguais de temps à autre de petites ombres tombant à l'extérieur. Elles passaient rapidement devant les fenêtres dépourvues de vitres. De petites ombres. De petites ombres qui tombaient.

Onze jours plus tard, une brigade de pompiers new-yorkais retrouva mon corps sans vie dans les décombres du World Trade Center.

Camille Grangier